

La Mère des herbes

Jovette Marchessault

Au revoir . . . à plus tard . . . ça voulait dire à l'heure même ou Belle Béatrice allume les lampes torchères dans son salon, tire les rideaux, se sert un verre de whisky ou de caribou et le boit d'un trait, agitée, troublée par je ne sais quel remous. Ensuite elle se met au piano pour chanter pendant que son mari, un homme rougeaud mais d'apparence assez morne, s'installe dans un fauteuil pour lire ses journaux, un cigare vissé dans le coin de la bouche.

Belle Béatrice s'as seoit au piano et attaque, attaque littéralement le premier air de la soirée. Avec son grand coeur, elle chante de tout! De l'italien, du russe, du français, du juif, de l'espagnol, de l'américain. Elle vous tisonne n'importe quel air jusqu'à l'incandescence. Tout lui est bon pour s'incarner, se ramasser dans l'abrupte splendeur d'une note plus haute que l'autre. En insistant, elle aurait chanté en polynésien et en chinois. Ce qui nous fascine Maurice et moi ce n'est pas tellement ce qu'elle chante, mais la façon dont elle le chante. La signification profonde de ses cris . . . Trente ans plus tard je pense encore que ces cris éclairaient la face cachée de la Lune, réveillaient les morts dans leurs tombeaux. Nous nous installions pas trop loin, un peu en biais pour voir s'étirer les veines de son cou, osciller son diaphragme. Quand elle attaque son premier air, Belle Béatrice bombe la poitrine comme un militaire très digne, affecté d'une insensibilité chronique. Mais peu à peu, d'un chant à l'autre, elle s'assouplit. Elle ne chante pas cette musique qui nous accompagne partout sur la plage, au sommet des montagnes. Même si elle chante un air connu, elle ne nous apporte pas le plaisir rassurant d'un monde sonore familier. D'un chant à l'autre, d'un cri à l'autre, Belle Béatrice perd de sa retenue. Coups de pieds sur les pédales, vitesse des accords, elle ne se retient plus. Des trémolos elle passe aux véritables sanglots. Ça jaillit de son corps tel un torrent de lave et de verre. Mais Belle Béatrice passe l'éponge sur ses blessures et continue de plus belle. Elle n'avale plus sa colère, n'éteint plus sa rage avec un plat d'eau à vaisselle. Je pense qu'elle donne entière liberté à son coeur, à son corps. Elle exprime quelque chose de fondamental et cette chose qu'elle exprime elle la découvre en même temps que nous. Évidemment ce qu'elle exprime entre en contradiction avec le dernier sermon de résignation du curé de la paroisse, et avec ce qui a été sa vie, toute sa vie jusqu'à maintenant. Étrange en vérité! Stimulant en diable! La permanence de ce qu'elle est, au plus profond d'elle-même trouve son assise sur les fondations explosives de ses cris. C'est ici qu'elle commence, et elle va loin Belle Béatrice. Pendant le court temps de pause qui marquait chaque morceau, nous comprenions sa colère.

C'est seulement après le sixième morceau qu'elle se mettait vraiment en mouvement. Finie la rigidité des bras et des épaules. L'émotion se promenait partout, sans retenue. Le flux de sang n'étant plus endigué, l'affectivité se montrait la face et avec elle les pulsions, les voluptés, écharde de vue dans les lignes de la main, fièvre mortelle dans le regard. Ouvertes les écluses! Pétarades! Dispersement des cendres du vieux carême! Dégonflement de la baudruche! Belle Béatrice lançait de la boue dessus! Crachait dessus! Son chant montait à la rencontre de sa libération et l'excès de joie lui donnait un air de voyante, ou de sorcière illuminée tout d'un coup par cent bûchers. L'énergie elle-même, l'énergie première, dévastatrice, dérangeante, incomparable, ondulait devant nous. Terriblement vivante l'énergie! Belle Béatrice sortait de trente ans d'emprisonnement pour nous visiter, son fils et moi, son mari aussi, si seulement il avait levé les yeux de son journal.

Et les cordes vocales de Belle Béatrice? Des cordes vocales ça? Dans sa gorge, les replis membraneux du larynx devaient sûrement être remplacés par un tortis de boyaux, une boule de crin servant habituellement de ressort à des arcs. Ainsi elle chantait! Ainsi elle hurlait! Elle nous mettait en garde contre ce qui nous attendait quand nous aurions quitté nos âges d'enfant de coeur. Et le message venait se fichier comme une flèche, en plein centre de la cible.

Pendant qu'elle chantait, les expressions affectives de son visage correspondaient, il me semble, à une envie de vociférer, de mordre, de dire à voix haute: que vous m'écoeurez . . . que vous m'opprimez . . . que je suis une lampe éteinte pour vous . . . que vous ne m'avez jamais regardée en face . . . que vous mourez de peur! Vous voulez que je vous taise mon agonie, que je sois votre petite hostie sacrifiée.

Elle avait des spasmes dans la langue, Belle Béatrice. Même si c'est pas permis par la religion catholique et mal vu par le clergé. Elle ne s'avalait plus en même temps que sa douleur et sa colère. Elle se crachait! Se projetait. Bavait sur les instruments de culte. Jamais je n'avais vu cette expression sur son visage durant les heures de la journée, quand elle lavait la vaisselle et sortait les vidanges. Maurice et moi n'étions pas du tout effrayés ou traumatisés. Nous n'avions pas envie d'appeler la police des maisons d'aliénés. Flux de vie! Presqu'îles d'espérances! Voilà, je pense, ce que nous percevions dans son chant. Ce chant, ces cris, étaient une réponse à nos premières angoisses, à nos premières méfiances devant le continent de ferrailles qui se précisait de plus en plus aux abords de notre pays d'enfance. Ce que des mots n'auraient pu nous faire comprendre, les cris de Belle Béatrice nous le communiquaient. Ni sourde, ni aveugle, ni paralysés mais réceptif et réceptive à sa version, son aversion. Tous les muscles de la cage thoracique de Belle Béatrice devenaient pure émotion, émotion pas contrôlable et surtout pas censurable par une crispation de mâchoire, une paralysie du qu'en-dira-t-on. Émotion pas avalable parce qu'elle est essentielle, illuminante, capable de se développer dans toute sa force entre les lampes torchères de Belle Béatrice.

extrait d'un roman à paraître l'automne prochain dans la collection *Délire* que dirigent Nicole Brossard et Andrée Yanacopoulo, aux éditions Parti pris.

Faut le faire! Faut le faire! Belle Béatrice crachait sa rage, mordait dans sa résignation: mollets, veine jugulaire, ovaires, matrice, partout, elle mordait partout. Elle la dévorait jusqu'à l'envie de dégomber, sa résignation. Elle crachait sa fureur par toutes les pores de sa peau. Chantait, criait, poussait en avant, expulsait d'elle-même tous les cris de rage qu'elle n'avait pas poussés en mettant ses enfants au monde, en subissant sa famille jour après nuit, l'autorité de toutes les tribus. En subissant toute! Tout le temps. Elle chantait pour ne pas renoncer, pour ne pas mourir trop jeune! Elle chantait pour ne pas enterrer l'espérance!

Encore! Encore! Lui disions-nous. Je me levais d'un bond pour ouvrir toutes les fenêtres de son salon, la porte du devant, celle de derrière. Que tout le monde entende, que tout le monde écoute. Même ceux de la vallée des ossements. Il fallait que des cris semblables se répandent sur la terre et dans le ciel, par tous les moyens possibles, en prenant tous les chemins, ceux des résignés. Que ça se sache pour que tout le monde sorte de ses gonds et des apparences. Que celles et ceux qui sont couchés dans la démission répondent à l'appel, déterrent la hache de guerre.

Belle Béatrice s'arrêtait un peu avant onze heures pour se verser un petit coup de caribou, s'éponger la face et le dessous des bras. Aisselles en fusion! Alors . . . alors . . . on entendait quelqu'une qui jouait du piano . . . une musique à peine différente de celle de Belle Béatrice. Ça venait de l'autre côté de la soixantième avenue . . . ça franchissait deux fossés, une rangée de beaux trembles et quelques pommiers. C'était grand-mère en train de répondre à Belle Béatrice sur la claviers de son piano. Et ça faisait rire Belle Béatrice! Et ça faisait pleurer Belle Béatrice! Elle s'assoit par terre, se tassait dans son corps et écoutait, écoutait l'air que jouait grand-mère en poussant des soupirs et des petits cris de joie. Grand-mère ne chantait pas ne criait pas, mais ce qu'elle racontait avec sa musique ne laissait pas Belle Béatrice indifférente. Un autre son de cloche, c'est tout. Une sorte de biographie personnelle qui tient compte de presque tout: le temps qu'il fait, l'épaisseur ou la fluidité du sang à ce moment là. L'état des glandes lacrymales, combustion interne et externe, agacement du côté de l'utérus, l'état des globules qui flottent au fil de l'éternelle transformation de la machine corporelle. Elle ne mettait pas le doigt n'importe où sur le clavier! Elle n'utilisait qu'un doigt, qu'elle posait à un endroit bien précis du clavier . . . alors, sous l'effet vibratoire de son doigt, des milliers d'autres claviers surgissaient du piano. Musique oubliée depuis longtemps, à force d'entendre la même chanson et la même logique unidimensionnelle. Non, l'air qu'elle jouait pour Belle Béatrice, pour nous, et pour tous ceux et celles qui avaient envie d'écouter, cet air là, c'était une musique en accord avec la Terre, avec les sources souterraines, les cavernes, les vers de terre, les reptiles du tonnerre, la germination, l'épiphanie végétale et minérale en train de se parfaire dans la matrice d'un volcan, dans la paume d'une banquise. Et Belle Béatrice ne se sentait ni dépassée, ni écrasée. Elle gardait la même position, un verre de caribou à la main, pendant une durée de temps incroyable.

Girls and Horses - Empathy

I Love to Run

When I run, my tail will fly.
The wind whistles past my ears,
I breathe deep into my nostrils,
My mane is flying with the air.
The gallop of my hoofs,
The rider on my back,
The rider is like a fairy,
Galloping into the dark night.
My strong legs carry me,
Over the rock and sands,
I'm just a black blur in the sky
With a fairy-like rider on my back,
Riding, riding into the dark wilderness,
My black coat shining,
The rain slashing on my back,
The sweet smell of rain teasing my nostrils,
My rider clinging to my back,
Riding, riding into the night.

Bus Trip

I'm an Indian
but I married a bohunk.
As soon as I git home
he gives me shit
and now I gotta git back
make his supper—
can't even fry an egg
he can't

Sure, he loves me
but I don't sleep with him
no more
give him six kids
that's plenty—
now he's old too
and I say
what good's a bow
without the arrow?

I keep him as a spare—
when you go by car
you gotta have a spare!

Dorothy Livesay

-Elsie Fehr, written when she was 11 years old in response to a school broadcast; quoted in an article by Sybil Shack in Manitoba Journal of Education, Vol. 12, No. 2, Spring, 1978.